Sermon du dimanche matin 11 juillet 1909,
en l'église Saint-Nicolas

400^e anniversaire de la naissance de Calvin

Hier samedi, le 10 juillet, il y avait quatre cents ans que Calvin vint au monde. Cet anniversaire est célébré partout aujourd'hui, dans toutes les églises protestantes, mais nous ici à Strasbourg nous avons encore une raison particulière de le célébrer, car l'histoire a noué des relations étroites entre le réformateur et nous.

Il a passé plus de deux ans de sa vie dans notre ville, qui l'a accueilli, alors qu'il ne savait où reposer sa tête. Et il n'a pas seulement vécu ici, il s'est enrichi spirituellement auprès de nos réformateurs, et de ce qu'il avait reçu il a su faire un bien commun pour toute l'Église réformée. Une des plus belles prières dites tous les dimanches, encore aujourd'hui, dans les églises protestantes de France est la traduction d'une prière que Calvin découvrit à Strasbourg.¹ Il n'a jamais oublié tout ce qu'il devait aux réformateurs strasbourgeois.

Et ce sont les Strasbourgeois qui ont élevé un monument à sa gloire, non pas un monument de pierre ou de bronze, mais d'ordre spirituel. Au début des années soixante du siècle dernier, des professeurs de la Faculté de théologie protestante d'ici, je cite Reuss, Baum et Cuntz, ont commencé à rassembler et faire imprimer tous les écrits de Calvin qu'ils trouvaient.² Des volumes épais succédèrent les uns aux autres, les hommes qui avaient lancé cette grande entreprise moururent en plein travail et ce furent leurs anciens élèves, comme le professeur Lobstein³ et Monsieur Erichson⁴, directeur du Séminaire, qui continuèrent la tâche.

¹ Il pourrait s'agir de la « Prière de repentance », qui fait toujours partie de la tradition liturgique des Églises réformées. « Seigneur Dieu, Père Éternel et tout-puissant, nous reconnaissons et nous confessons devant ta sainte majesté que nous sommes de pauvres pécheurs... »

² L'auteur a nommé les trois fondateurs de l'édition des œuvres complètes de Calvin, commencée en 1863. Coquille dans l'édition allemande de ces *Predigten* : il est écrit Rauss. Nous avons corrigé en traduisant. Il s'agit bien d'Eduard Reuss, né et mort à Strasbourg (1804-1891). Études universitaires à Göttingen, Halle et Paris (École des langues orientales). Professeur de théologie en 1836, chargé de cours de morale, puis d'exégèse. Cofondateur de la *Revue de théologie* de Strasbourg. Grade de docteur en théologie à Iéna (1843) et Doctor of Divinity, honoris causa, de l'université d'Edimbourg en 1883. Schweitzer cite cinq fois les travaux de Reuss dans sa *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*. Et dans *Ma vie et ma pensée*, cette reconnaissance : « Grâce aux livres légués par Édouard Reuss et d'autres professeurs de la Faculté de théologie, la Bibliothèque de l'université de Strasbourg possédait non seulement tous les ouvrages relatifs à la question, mais presque toutes les controverses publiées au sujet des travaux de Strauss et de Renan. » Dans *Souvenirs de mon enfance*, cette pique : « Édouard Reuss, le fameux orientaliste et théologien de Strasbourg, s'opposait à ce que les étudiants fissent du vélo. »

Jean-Guillaume Baum (1809-1878). Né à Flonheim (Rhénanie). Études à Strasbourg. Professeur au Gymnase protestant, directeur des études à l'Institut Saint-Guillaume. Nommé pasteur à Saint-Thomas et élu à la présidence du Consistoire. Nombreux écrits (notamment sur Stuber, le précurseur d'Oberlin, Capito et Bucer) en latin, français et allemand. De 1863 à 1873 il collabora à l'édition des trois premiers volumes des Œuvres de Calvin.

August-Eduard Cuntz (1812-1886). Né et mort à Strasbourg. Études à Göttingen, Berlin et Paris. Titulaire d'une chaire de théologie au Séminaire, puis à partir de 1872 à l'Université-Guillaume. Sur le chantier Calvin, il travailla notamment à l'édition critique de la traduction française de l'*Institution chrétienne*.

³ Paul Lobstein, « un Alsacien idéal » selon un biographe ! Il naquit pourtant à Épinal, en 1850. Mourut à Strasbourg en 1922. Enseigna la dogmatique de 1876 à 1915 et de 1919 à 1922. Auteur d'un *Essai d'une introduction à la dogmatique protestante* (1896).

⁴ Alfred Erichson (1843-1901). Né à Munster (Haut-Rhin). Études secondaires au lycée de Colmar. Universitaires à la Faculté de théologie de Strasbourg. Une bourse lui permit de fréquenter un temps les principales universités de l'Allemagne. Pasteur en 1867 au « poste d'évangélisation » de Kaysersberg. Publie en 1871 *Le protestantisme à Kaysersberg*, une étude d'histoire religieuse qui sera suivie de beaucoup d'autres, en allemand comme en français. Administrateur des archives de Saint-Thomas. Quand Schweitzer entre en 1893 au Séminaire de théologie (Collegium Wilhelminatum) de Saint-Thomas, le directeur en est « le savant pasteur Alfred Erichson » (*Ma vie et ma*

J'ai encore, comme étudiant, pu observer la dernière phase de ce travail. J'avais ma chambre en face de celle du directeur. Jusque tard dans la nuit, la lumière qui filtrait de sa chambre dans le couloir indiquait qu'il était attelé au travail, toujours concentré sur le même opus. Un jour, il m'annonça fièrement : "Je viens de terminer le dernier volume. Maintenant, on pourra savoir qui était Calvin". Peu de temps après, nous l'avons porté en terre.⁵ Son énergie vitale lui avait juste permis d'achever ce qui durant ses dernières années avait rempli entièrement son existence. C'est de cette façon que les enfants de Strasbourg lui avaient élevé un monument.

Vous connaissez la vie de Calvin dans ses grandes lignes. Elle s'est déroulée très simplement.

Né à Noyon en Picardie, il se distingua très tôt par ses talents intellectuels. Il devait d'abord étudier la théologie, mais il se décida pour le Droit. À Orléans et à Paris, il entra en contact avec des adeptes de l'Évangile et ne tarda pas à rejoindre leur mouvement. Il n'a jamais expliqué en détails les raisons de sa conversion. Il avait 25 ans environ, quand il franchit le pas. Et tout de suite après sa conversion, les persécutions frappèrent les évangéliques dans le royaume de France, ce qui le contraignit de chercher refuge à Strasbourg. De là il gagna Bâle où il fit imprimer l'ouvrage qui d'un coup le plaça au premier rang de l'avant-garde du protestantisme. L'ouvrage s'appelle *Institutio religionis christianae*, il expose en latin les principes de la foi protestante et s'adresse au roi François 1^{er} avec l'intention de l'éclairer sur la nature de cette piété chrétienne que l'on persécute.

De Bâle, après avoir voyagé quelque temps en Italie, il retourna en secret dans sa ville natale pour y régler des affaires familiales et il résolut, avec son frère et sa sœur, de s'installer à Strasbourg. Mais les agitations politiques qui secouaient la Lorraine lui firent faire un long détour et il arriva ainsi à Genève. La présence en ville de l'auteur du fameux livre sur la foi chrétienne fut rapidement connue et Farel, en tête ici du mouvement de la réforme, alla le trouver et le pria de rester afin de l'aider dans son entreprise d'évangéliser vraiment la cité.

C'est que le mouvement de la réformation à Genève avait eu des motivations d'abord politiques, comme le désir surtout de se libérer de la tutelle de l'évêque. L'indépendance était acquise, mais il y manquait l'esprit de l'évangile. Aussi Farel cherchait-il des renforts intellectuels. L'arrivée de Calvin lui apparut comme un signe de Dieu, il réussit à en convaincre Calvin qui accepta de rester.

Sans attendre longtemps, celui-ci commença à jeter les bases d'une réelle discipline ecclésiastique et à organiser l'éducation scolaire. Mais il s'y prit d'une manière si sévère qu'il suscita une insatisfaction générale et qu'au bout de deux ans déjà il fut contraint de quitter la ville, Farel ne pouvant à ses côtés faire autrement que céder. Il gagna alors Strasbourg et ce fut là qu'il entra en relations étroites avec nos Réformateurs. On le chargea de prêcher l'évangile aux réfugiés français qui s'étaient rassemblés dans notre cité et en même il eut un poste d'enseignant. L'église dans laquelle il prêchait : Saint-Nicolas-des-Ondes.⁶

C'est à Strasbourg que Jean Calvin se maria, avec Idelette de Bure ; la mort lui arrachera son épouse dix ans plus tard.

À Genève, pendant ce temps, on se rendit compte à quel point Calvin manquait. Le vœu de son retour s'exprima de plus en plus nettement, jusqu'à ce qu'en été 1541, donc trois ans après son départ forcé, le Conseil décida de le prier de revenir. Calvin accepta, mais le cœur lourd. Quand l'enthousiasme qui suivit son retour fut dissipé, il dut engager de rudes combats contre ceux qui contestaient sa rigueur. Plusieurs fois, on eut l'impression que les Genevois allaient de nouveau se

pensée). Comme l'étudiant Schweitzer y vint un jour à vélo, M. Erichson lui dit ne pouvoir l'y autoriser que « parce que le professeur Reuss n'était plus en vie » (*Souvenirs de mon enfance*).

⁵ Le 59^e et dernier volume des Œuvres de Calvin – *Joannis Calvini Opera* – parut en 1900. Surmenage d'Erichson qui pour se remettre alla se reposer dans le Midi. Il mourut d'une attaque d'apoplexie à Gênes le 12 avril 1901.

⁶ C'est bien l'église Saint-Nicolas (où Schweitzer était justement vicaire), et non Saint-Nicolas-aux-Ondes. La confusion a été longtemps faite, et par Erichson lui-même (dans *L'Église française de Strasbourg au XVI^e siècle*). Selon une note de Richard Stauffer dans « L'apport de Strasbourg à la Réforme française », contribution aux actes du colloque *Strasbourg au cœur religieux du XVI^e siècle*, publication de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, Librairie Istra, Strasbourg, 1977.

débarrasser de lui, mais il réussit finalement à garder son pouvoir. Au bout d'une douzaine d'années, ses opposants étaient tous réduits au silence et Calvin allait régner sur la ville jusqu'à sa mort en 1564.

Qu'est-ce qui faisait la grandeur de cet homme ? On ne peut donner de réponse simple à cette question, car il était de ceux qui avaient reçu de nombreux talents.

Sa première grandeur est dans sa piété. Il suffit de lire quelques pages de son écrit sur la foi évangélique pour qu'on soit saisi par la profondeur de cette force en lui. On sent que la piété remplit son être entier. Ce n'est pas celle, enfantine et gaie, d'un Luther ; elle est chez lui toute pénétrée de raison.

Et à sa rationalité est liée sa science. Par son érudition s'agissant des Écritures et de la théologie, il se distingue nettement de ses contemporains. Les exégètes de la Bible mesurent de nos jours encore la valeur des interprétations données par Calvin ; il a clairement vu des choses, là où d'autres avançaient encore en tâtonnant.

Il devait ses connaissances non seulement à ses dons, mais aussi à son inlassable zèle. Sa puissance de travail confine à la légende. Ses œuvres, imprimées en de grands volumes, remplissent des rayons entiers, de sorte qu'on se demande comment un homme a pu au cours d'une vie relativement brève écrire autant. Et il n'a pas fait qu'écrire, ce n'était là qu'une partie de ses activités et à Genève le principal de son temps était voué à des tâches d'ordre politique. Il ne pouvait consacrer à la science que le peu de temps qui lui restait.

Alors qu'en général les personnes qui ont des dispositions pour les activités intellectuelles manquent singulièrement de sens pratique, ce n'était pas son cas. Il possédait l'un et l'autre de ces talents. Sans doute était-il un orateur exceptionnel, qui savait chaque fois captiver ses auditeurs. Les paroles coulaient d'abondance de ses lèvres et avaient une force si persuasive qu'elles subjuguèrent même ceux qui auraient voulu lui résister. Mais son pouvoir sur les hommes ne se manifestait pas seulement en chaire, il se faisait sentir dans toutes les situations. Il y avait en lui une force qui entraînait et obtenait des autres leur soumission, de bon ou de mauvais gré.

Et ce n'était pas seulement le charisme de sa personnalité supérieure qui lui attachait les hommes qui l'entouraient ; c'était aussi la vigueur de son intelligence pratique, capable chaque fois d'éclairer et d'ordonner les actions qu'il fallait conduire. Calvin s'entendait dans tous les aspects des affaires publiques, son rôle fut déterminant pour l'organisation de l'église comme pour l'éducation scolaire ; il maîtrisait comme personne les données administratives de la cité et en politique extérieure il faisait toujours le bon diagnostic.

Ainsi y avait-il deux personnalités dans cet homme : d'un côté un savant empli de piété et de l'autre quelqu'un qui avait un sens inné de l'action politique.

S'il avait pu n'écouter que son cœur, il aurait choisi de vivre paisiblement à Strasbourg, dans une retraite studieuse, car il sentait bien que ce qui l'attendait s'il mettait ses dons au service de l'église pour en diriger l'organisation, c'était une longue suite de combats.

Il s'y résolut par sens du devoir. Lorsqu'en 1536 la ville de Genève lui demanda de rester pour assumer la direction de l'église, il pensa qu'il n'aurait à se lier que pendant quelques années et quand il en fut chassé au bout de deux ans ce fut d'abord pour lui un soulagement, il y vit un signe qui l'autorisait à se consacrer désormais aux seules études. Quand les Genevois le rappelèrent avec insistance, il répondit : « Que ne me dites-vous plutôt de prendre ma croix ? » Il a finalement accepté en ayant le sentiment d'une nécessité et en sachant d'avance qu'à partir de ce moment sa vie entière sera une vie de sacrifice.

Son autorité venait de ce que chacun savait, en ayant affaire à lui, que cet homme ne désirait rien pour lui-même et que tout le bonheur et la vie paisible dont il aurait pu jouir, il y avait renoncé pour ne s'occuper par pur sens du devoir que de la cause qu'il croyait juste. Seul son sens du devoir a donné à cet homme l'énergie de rester debout malgré toutes sortes de maladies qui le frappaient. On pouvait ne pas le comprendre, on pouvait même le haïr, mais nul ne doutait de sa sincérité et de la pureté de ses intentions. Si le Conseil de Genève a toujours fini par lui céder, ce n'était pas parce

que ses membres pliaient sous le joug d'un dominateur ivre de pouvoir, non plus parce qu'ils devaient reconnaître sa compétence inégalée, non, c'était parce qu'ils se sentaient tous en présence de quelqu'un qui sacrifiait sa vie pour eux. En lui se confirme cette vérité que l'autorité la plus durable dont un homme puisse bénéficier vient de son entier désintéressement.

À partir du moment où Calvin avait clairement reconnu qu'il était de son devoir d'exercer pour le bien de tous ses grands talents politiques, il songea à réaliser le royaume de Dieu en cet endroit du monde où la grâce de Dieu l'avait établi. Genève était donc appelée à devenir une cité de Dieu, l'Évangile y règnera dans sa pureté.

Il avait la vue stratégique d'un capitaine. Au moment où il commença son ministère à Genève, la cause de l'Évangile paraissait enrayée dans les pays allemands et sur le point d'être vaincue dans les pays de langue romane. Il conçut alors le plan de faire de Genève une forteresse de l'Évangile qui défierait tous les adversaires de la Réforme et servirait de base pour assurer la conquête du monde. On peut dire que Genève a véritablement rempli ce rôle que lui avait assigné Calvin. La Réforme des pays romands et anglo-saxons est partie de là, John Knox y a puisé son inspiration pour réformer l'Écosse et de là c'est l'Angleterre qui fut touchée, de là l'évangélisation gagna l'Amérique du Nord : ainsi Calvin devint-il, par l'exemple donné à Genève, un réformateur de dimension mondiale.

Il avait prévu les difficultés qu'il rencontrerait pour faire de Genève une place-forte de l'Évangile. Ce fut plus difficile encore qu'il n'imaginait. Il n'avait que le choix entre lutter ou se démettre, entre user de violence ou être victime. Il choisit de se battre et de plier les moyens à ses fins.

Non pas par goût du combat ni par plaisir de dominer, mais seulement parce qu'il croyait à la nécessité du triomphe de Dieu. Il avait le sentiment d'être un de ces hommes, tels qu'ils apparaissent dans le livre des *Juges*, auxquels Dieu commande de ramener son peuple à obéissance ou d'anéantir ceux qui ne se soumettent pas à sa loi. Et de même que là dans l'Ancien Testament la violence, quand il y va de Dieu, n'est pas seulement autorisée, mais prescrite, de même Calvin pensait qu'elle était légitime dans le grand combat qu'il livrait. Aussi n'hésitait-il pas à bannir ceux qui lui barraient la route ou, pire, à les faire tuer, comme si les Évangiles n'apprenaient pas que Jésus, encore la nuit de son arrestation, avait interdit que l'on brandisse le glaive pour défendre l'Évangile, quand il ordonna à Pierre de rentrer son épée dans le fourreau (*Matthieu 26, 52*).

Lorsqu'on voit ainsi Calvin plongé dans la violence des combats, sa personnalité prend un aspect presque monstrueux. Nous sommes effrayés de constater qu'un de nos Réformateurs a pris position pour l'usage de la torture et qu'il se satisfaisait d'aveux arrachés par la souffrance.

Nous savons que comme tous ceux qui emploient la violence à leurs fins il en vint à l'appliquer à mauvais escient et sur des innocents. Quel soulagement ce serait s'il nous était épargné de reconnaître que c'est bien Calvin qui avait fait tout son possible pour amener Michel Servet sur le bûcher. Il persécuta avec constance cet homme pieux et sincère, un savant et un médecin comblé de talents, qui aurait pu réaliser encore une œuvre utile, il le persécuta pour la seule raison que celui-ci s'était permis de contester le dogme de la Trinité !

Nous n'avons pas à juger de ces choses, elles ne sont pas de notre ressort. Calvin, lui, avait agi en prenant ses responsabilités devant Dieu ; il ne le fit pas sous le coup de la colère ou de façon irréfléchie, non, il opéra froidement, calmement, en pensant vraiment qu'il exécutait la volonté de Dieu. J'ai l'impression même que dans son esprit il se sacrifiait : il prenait sur lui de refouler son humanité, d'étouffer la voix de son cœur, pour que s'accomplisse ce qu'il considérait comme sa vocation décidée par Dieu.

Mais si nous nous abstenons de juger, nous devons tout de même reconnaître que nous ne comprenons pas un tel comportement, parce que nous avons en nous la certitude que l'Évangile, s'il doit vaincre, c'est par sa seule énergie spirituelle, et non en usant de la force des armes et d'autres moyens de violence. Nous savons que l'Évangile est d'autant plus puissant qu'il reste pur.

Quelle grandeur pourtant en l'homme Calvin, sinon ses contemporains dont il avait blessé certains et qui ne le comprenaient pas davantage que nous ne lui aurai^{ent} pas maintes fois renouvelé leur confiance et ne l'aurai^{ent} pas prié de rester avec eux.

Pour nous, qui n'avons pas à le juger ni à lui pardonner, il apparaît comme une figure héroïque de l'Ancien Testament qui se serait mise de toute son énergie au service de Jésus. Mais dans son service à Dieu il a renoncé à être humain... Nous ne saurions lui répondre avec la sorte d'empathie et d'amour que nous portons à un Paul ou à un Luther. Mais nous le regardons avec gratitude et respect pour tout ce qu'il a accompli de grand dans sa lutte pour l'Évangile en y sacrifiant comme peu l'ont fait sa vie et ses possibilités de bonheur.

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)
Traduction Jean-Paul Sorg